

**Fabrice Schurmans**

Université de Coimbra, CES

## **Homogénéiser le multiple, célébrer l'hybridité. Analyse critique de l'approche comparative des théories postcoloniales**

Il s'agira ici de revenir sur la nature du lien entre littérature comparée et théories postcoloniales de la littérature. Quels sont les soubassements théoriques de celles-ci? Pour quelles raisons adoptent-elles une perspective comparée ? Poser ces questions oblige à un retour au texte fondateur des études littéraires postcoloniales, *The Empire Writes Back*.<sup>1</sup> Ce sera l'objet de la première partie de cet article. Reprendre ce classique pour en questionner les assises permet de comprendre où et comment s'originèrent les principales apories de la pensée postcoloniale anglo-saxonne, notamment la tendance à homogénéiser le multiple et à célébrer un peu vite certains concepts. Dans la même perspective archéologique, il s'agira ensuite de montrer que ce que les théoriciens postcoloniaux en question tenaient pour l'originalité d'un champ en construction trouvait en fait sa source plus ou moins assumée dans la littérature comparée (e.g. les métaphores de la traduction et de la frontière, le refus des systèmes clos). De ces remarques initiales découle une question plus fondamentale sur ce que comparer veut dire : que se passe-t-il lorsque la critique rapproche des textes écrits dans des contextes spatiaux et temporels différents ? La deuxième partie reviendra sur ce point essentiel pour tout comparatiste, et que Ashcroft, Griffiths et Tiffin semblent avoir perdu de vue, à savoir que la réflexion sur l'acte même de la comparaison importe autant que le résultat du rapprochement entre deux ou trois textes.

---

<sup>1</sup> Bill Ashcroft, Gareth Griffiths, Helen Tiffin, *The Empire Writes Back. Theory and Practice in Post-Colonial Literatures* (London & New York: Routledge, 2002).

## **1. Relire *The Empire Writes Back***

Confrontées aux productions littéraires issues des anciennes colonies, les instances académiques (du Nord comme du Sud) ont développé de nouveaux instruments de lecture, en principe mieux adaptés à leur objet d'étude. Si la perspective adoptée est souvent celle de la littérature comparée, c'est bien parce que pour une certaine critique, les littératures postcoloniales présentent naturellement des affinités tant du point de vue de la forme que du contenu (e.g. la critique du colonialisme dans une première phase ou des États postcoloniaux dans une phase plus récente).

On pointera deux problèmes principaux dans le vaste champ des études littéraires postcoloniales. Le premier se situe au niveau éthique et politique, et a à voir avec une homogénéisation des contextes et des pratiques (ce qui se traduit par un recours fréquent à la généralisation abusive). Pour le dire d'une autre façon, en agrégeant des contextes spatiaux et temporels différents, une bonne part des approches critiques postcoloniales ne rend pas compte des relations de force à l'intérieur et à l'extérieur des systèmes étudiés. Le second problème a à voir avec la méthodologie, car, en adoptant la perspective comparée comme si elle allait de soi, on ne pose pas la question de la spécificité de la discipline, ce qui a pour corollaire une absence de réflexion sur la nature du phénomène littéraire. En agissant de la sorte, on rend difficile une articulation stimulante entre la littérature comparée et les théories postcoloniales. Or, comme je le montrerai plus loin, les deux approches ont beaucoup en commun (e.g. refus des systèmes fermés, mode de pensée métaphorique).

La première aporie, la tendance à homogénéiser, apparaît dans l'une des œuvres fondatrices et structurantes du champ en question. On le sait, *The Empire Writes Back* (1989) n'a pas seulement contribué à la création d'une théorie censée rendre compte de pratiques littéraires inédites comme il a structuré et cartographié le domaine naissant par son choix d'œuvres et de concepts. Une rapide analyse met en évidence une approche globale et homogène du concept de «littératures postcoloniales», ce qui, par une espèce d'effet de contagion, retire au postcolonial tout son potentiel heuristique. Pour le dire autrement, là où

un Mbembe voit «pensée éclatée», «enchevêtrement et concaténation» ou encore polysémie et hétérogénéité,<sup>2</sup> Ashcroft, Griffiths et Tiffin ne voient qu'un vaste espace textuel transnational dont la postcolonialité assurerait la cohérence, effaçant au passage les différences et les subtilités. Aussi bien dans la première édition que dans la seconde (2002), où ils répondent aux critiques dont leur livre fut l'objet, les auteurs défendent cette perspective sur les littératures postcoloniales :

We use the term 'post-colonial', however to cover all the culture affected by the imperial process from the moment of colonization to the present day. This is because there is a continuity of preoccupations throughout the historical process initiated by European imperial aggression. We also suggest that it is most appropriate as the term for the new cross-cultural criticism which has emerged in recent years and for the discourse through which it constituted. In this sense, this book is concerned with the world as it exists during and after the period of European imperial domination and the effects of this on contemporary literature (Ashcroft *et al.*, 2).

Relevons, tout d'abord, qu'en voyant incluses dans un même concept les diverses cultures affectées par le colonialisme, le lecteur attend logiquement de voir les littératures métropolitaines comme étant, elles-aussi, partiellement, tenues pour postcoloniales, puisque le phénomène colonial a impliqué aussi bien les sociétés du Nord que celles du Sud. Ensuite, comme l'a pointé Shohat, d'un point-de-vue géographique, les auteurs ont englobé un vaste espace possédant des caractéristiques différentes, voire divergentes. De cette façon, les relations inégales de pouvoir tendent à disparaître tant au niveau international que national.

Il existe dans cette définition un autre problème, découlant de la généralisation en question : la délimitation temporelle ne fait pas seulement coïncider le début du postcolonial avec le début du colonialisme comme il le superpose à toutes les phases par lesquelles

---

<sup>2</sup> Achille Mbembe, «La colonie : son petit secret et sa part maudite» (*Politique africaine*, 102, 2006), pp.101-127 ; Achille Mbembe, «Qu'est-ce que la pensée post-coloniale ?» (*Esprit. Pour comprendre la pensée postcoloniale*. Texte disponible sur [www.esprit.presse.fr](http://www.esprit.presse.fr), consulté le 19 mars 2009) ; Achille Mbembe et Nicolas Bancel, «De la pensée postcoloniale» (*Cultures Sud*, 165, 2007), pp. 83-88.

celui-ci est passé. Or comme les auteurs parlent d'agression impériale européenne – dans un livre qui analyse exclusivement les littératures postcoloniales écrites à partir des anciennes colonies britanniques –, un lecteur faussement ingénu serait en droit de demander s'ils situent le début du postcolonial à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, avec les conquêtes espagnoles et portugaises, ou au XIX<sup>e</sup> avec la nouvelle grande phase de conquêtes coloniales. D'un point de vue théorique, il me semble que ce qui se joue ici c'est, d'une part, la transformation du multiple en essence immuable, et, d'autre part, la réduction des Autres à une condition, la condition postcoloniale, dont les termes ont été définis à travers un discours à prétention hégémonique.<sup>3</sup> Dans ses «Notes sur le postcolonial», Shohat n'a pas hésité à établir un parallélisme avec le discours colonial :

The unified temporality of postcoloniality risks reproducing the colonial discourse of an allochronic other, living in another time, still lagging behind us, the genuine postcolonial. The globalizing gesture of the postcolonial condition, or postcoloniality, downplays multiplicities of location and temporality as well as the possible discursive and political linkages between postcolonial theories and contemporary anticolonial or anti-neocolonial struggles and discourses.<sup>4</sup>

D'un point de vue littéraire, ce genre de discours laisse, en effet, de côté une autre multiplicité, celle d'écrivains appartenant à des temporalités différentes et revendiquant même un rapport au temps différent de celui qui est généralement tenu pour le paradigme et la référence. Ainsi Lyonel Trouillot, dans une contribution au volume *Pour une littérature-monde*, refuse-t-il la notion de «littérature-monde

<sup>3</sup> Balandier a également relevé cette tendance, propre à un certain courant théorique postcolonial anglo-saxon, à effacer les différences : «Si l'on parle d'univers post-colonial, il faut mettre l'expression au pluriel – univers 'postcoloniaux' –, refuser le cléralisme d'un univers postcolonial unique et considérer le 'multi postcolonial' » Georges Balandier, «Préface», Marie-Claude Smouts (ed.), *La situation postcoloniale : les Postcolonial Studies dans le débat français* (Paris: Les Presses de Science Po, 2007), p.20.

<sup>4</sup> Ella Shohat, "Notes on the 'Post-Colonial'", Fawzia Afzal-Khan et Kalpana Shehadri-Crooks (ed.), *The Pre-occupation of Postcolonial Studies* (Durham-London: Duke University Press, 2000), p.131.

en français» pour défendre le pluriel car celui-ci renvoie mieux à la diversité du monde en question, notamment en ce qui concerne la pluralité des temps qui y coexistent :

Il n'y a pas de tronc commun, une seule lecture à faire de tout le réel. Et aucune société n'a le droit d'imposer son âge comme la norme. Et aucun écrivain digne de ce nom ne peut se laisser piéger par l'illusion d'un âge qui serait l'âge du monde et déterminerait les choses à dire. Les littératures, dans leur saisie du référent, ne disent que des parcelles du monde, sa fragmentation.<sup>5</sup>

Cette homogénéisation d'un ensemble d'expériences, d'espaces et de temps distincts pousse donc Ashcroft, Griffiths et Tiffin à adopter une perspective comparée (ils parlent d'ailleurs, et l'adjectif a toute son importance, de «inherently comparative methodology»). Puisque toutes les littératures postcoloniales découlent d'une même expérience coloniale, il devient légitime de les comparer afin de mettre en évidence ce que l'on annonçait dans les prémisses, à savoir le partage d'une poétique, une relation particulière à la langue du colonisateur, etc. Les auteurs affirment sans nuance que les littératures postcoloniales auraient suivi dans leur ensemble un même modèle de développement (de la littérature produite par les colonisateurs aux littératures produites dans les pays indépendants, en passant par la phase intermédiaire de la littérature écrite par les sujets locaux sous le contrôle des autorités coloniales), ce qui explique pourquoi elles présenteraient une évidente proximité que le critique n'aurait plus qu'à décrire en s'appuyant, indépendamment des contextes, sur les mêmes outils.

C'est ainsi qu'au nom de la communauté de conditions psychiques et historiques (Ashcroft *et al.*, 28), de la récurrence de thèmes similaires, ou encore de la présence de structures semblables dans des textes issus de pays différents, les auteurs recourent à l'hybridité et au syncrétisme, deux concepts censés décrire les littératures postcoloniales de manière satisfaisante. Outre qu'ils permettraient de mettre en évidence les spécificités de celles-ci, les deux concepts serviraient encore à la

---

<sup>5</sup> Lyonel Trouillot, «Langues, voyages et archipels», Michel Le Bris et Jean Rouaud (ed.), *Pour une littérature-monde* (Paris : Gallimard, 2007), p.201.

théorie postcoloniale – le singulier est des auteurs – pour dépasser une conception de l'identité fondée sur le nationalisme ou sur une pureté précoloniale supposée.

Both literary theorists and cultural historians are beginning to recognize cross-culturality as the potential termination point of an apparently endless human history of conquest and annihilation justified by the myth of group 'purity', and as the basis on which the post-colonial world can be creatively stabilized (Ashcroft *et al.*, 35).

On connaît l'appétit d'une certaine théorie postcoloniale pour le concept d'hybridité. Selon plusieurs théoriciens, dont Ashcroft, Griffiths et Tiffin, il s'agirait de la caractéristique la plus importante d'un monde devenu définitivement postcolonial. Cependant, présenter l'hybridité comme le stade ultime du développement humain traduit aussi, d'une part, un manque de perspective historique et, d'autre part, une conception exclusive et essentialiste des sociétés ainsi que des relations se tissant entre elles. Ainsi Amselle croit-il avoir trouvé dans le concept d'hybridité la principale aporie des théories postcoloniales.

L'inconvénient majeur de ces concepts d'hybridité, de créolisation et de parodie, c'est qu'ils supposent au départ, à l'instar de celui de métissage, des espèces végétales, animales ou culturelles 'pures' ou 'authentiques', espèces destinées à donner, à l'issue du processus de croisement, des entités mêlées et, à ce titre, considérées peu ou prou comme inauthentiques.<sup>6</sup>

Ce type de posture équivaut de fait à appréhender les sociétés contemporaines comme inauthentiques par opposition à des sociétés antérieures frappées du sceau de l'authenticité et de l'homogénéité. Selon Amselle, il n'y a jamais eu homogénéité dans les sociétés précoloniales ; au contraire, existait entre elles un nombre élevé de connexions ou de «branchements», ce qui s'est traduit par l'émergence

---

<sup>6</sup> Jean-Loup Amselle, *L'Occident décroché. Enquête sur les postcolonialismes* (Paris : Stock, 2008), p.23

de cultures en contact. Il n'hésite pas sur point à parler de phobie postcoloniale du mélange :

Comme si les différentes cultures du monde n'avaient pas été sujettes, dès le départ, à toute une série de métissages ou d'hybridations. Mettre en avant l'hybridation actuelle des cultures du monde, c'est refuser l'ouverture potentielle de chaque culture à l'autre, et donc refuser toute possibilité de communication entre elles au cours de l'histoire (Amselle, 23).<sup>7</sup>

Tout ceci présuppose sans doute l'existence de frontières plus poreuses, plus dynamiques, entre les espaces mais également entre les temporalités et les cultures. Il ne sera pas question ici d'aborder la notion de frontière, mais retenons au passage que celles de hybridité, de fluidité et de mobilité sont autant de marques de toute société au long de son histoire et non des caractéristiques intrinsèques aux temps postcoloniaux.

Dans son travail sur les Amériques Latines, Serge Gruzinski s'est ainsi trouvé au prise avec des phénomènes de métissage et de mobilité dans le Mexique du XVI<sup>e</sup> siècle, et ce aussi bien dans le pôle indigène que dans le pôle européen. Si dans *La pensée métisse* (1999), il tient compte d'une réalité plurielle dans un espace déterminé, deux ans plus tard, désireux de dépasser une étude locale, «presque microscopique», selon ses propres termes, il défend la possibilité d'élargir les horizons de la pensée métisse. Dans un long article publié dans les *Annales*, il voit dans «La Monarchie Catholique» (1580-1640) l'espace traduisant au mieux la globalité de la pensée métisse. A partir de son travail sur les Amériques, il constate que dans de nombreux domaines, il y a toujours eu circulations et connexions entre des mondes (Péninsule, Amériques, Afriques) tenus pour étanches par une grande part de l'historiographie occidentale. Il poursuit alors les phénomènes d'hybridité – la règle et non l'exception dans les sociétés humaines – à plusieurs niveaux

---

<sup>7</sup> On trouvera une critique similaire chez Balandier: «On parle beaucoup d'hybridation, d'imbrication, de métissage; je tiens donc à rappeler que le fait métis est une donnée générale des sociétés et des cultures. Il n'y a pas de produit 'pur' en ce domaine, et les produits supposés 'purs' sont ceux que créent, par des artifices funestes et la violence, les régimes totalitaires» (Balandier, *op.cit.*).

(conscient toujours de la tension entre le local et le global), croisant diverses disciplines des sciences sociales et humaines, et ce dans un contexte de changement radical. Son XVI<sup>e</sup> siècle ne correspond pas à un siècle d'or, à un siècle espagnol ou portugais, encore moins à une épistémologie eurocentrique, puisque l'espace envisagé, celui de la Monarchie catholique, traduit une multiplicité de centres et de perspectives. Dépassant les cadres nationaux, Gruzinski cherche à retrouver les branchements méconnus ou oubliés à l'intérieur d'un phénomène ne correspondant pas à un système ou à une civilisation qu'il suffirait de circonscrire et de décrire, mais plutôt à un espace aux multiples facettes, sans frontières fixes où les hommes et les marchandises circulent incessamment.<sup>8</sup>

La dilatation planétaire des espaces européens a, sans aucun doute, provoqué un changement d'échelle sans précédent, dont les conséquences se trouvent dans les multiples centres où littérature, urbanisme, peinture, etc. circulent, tout en se modifiant au contact d'autres cultures. Entre autres exemples, Gruzinski décrit l'émergence d'un public global : les livres imprimés dans la péninsule se retrouvent en quelques semaines sur les côtes américaines, africaines et asiatiques, mais l'on commence également à imprimer en dehors de la Péninsule, on traduit en langues indigènes et, plus important encore, on commente des auteurs européens à partir des nouveaux centres de la Monarchie.<sup>9</sup> La circulation ainsi décrite se fit dans les deux sens, du Nord au Sud

---

<sup>8</sup> Serge Gruzinski, «Les mondes mêlés de la hiérarchie catholique et autres 'connected histories'» (*Annales. Histoire, Sciences sociales*, 1, 56<sup>ème</sup> année, 2001), pp. 91-92.

<sup>9</sup> Quelques années plus tard, le philosophe argentin Enrique Dussel a aussi réinterprété le XVI<sup>e</sup> siècle comme étant celui d'une double modernité, une première qui émergea hors de l'Europe, notamment dans les Amériques, et une seconde, avec Descartes, qui produira la première comme inexistante. Dussel insiste ainsi sur l'importance des lectures effectuées à partir des marges, aussi bien géographiques que philosophiques. Certes Dussel ne tient pas compte de la «Monarchie Catholique», mais sa relecture des textes philosophiques écrits à partir des nouveaux centres illustre assez bien le propos de Gruzinski. E. Dussel, "Meditaciones anti-cartesianas : Sobre el origen del anti-discurso filosófico de la modernidad" (*Tabula Rasa*, n°9, 2008), pp.153-197. Texte disponible sur <http://www.enriquedussel.org/articulos.html>, consulté le 20 mars 2009.

et du Sud au Nord, avec des savoirs, des langues, des marchandises et des hommes qui participèrent pleinement au métissage de la Péninsule. Il n'est sans doute pas erroné de dire que la réduction des distances a grandement favorisé une révolution épistémologique : «l'inconnu devient familier, l'inaccessible devient disponible et le lointain relativement proche» (Gruzinski, 94).

On le voit, la perspective ouverte par Gruzinski offre des pistes prometteuses pour les études littéraires postcoloniales, tout autant qu'elle se rapproche, consciemment ou non, des fondamentaux de la littérature comparée. Parmi les exemples cités, l'historien pointe la littérature écrite sous la Monarchie catholique comme paradigme possible des changements en cours. Il compare trois auteurs publiés à Mexico, Séville et Naples afin de montrer qu'une interprétation locale (entendons nationale), ne permet pas un rapprochement entre eux alors qu'une lecture dans le contexte de la Monarchie catholique autorise non seulement à les connecter, mais aussi, par le biais de cette connexion, à révéler de nouveaux réseaux de sens. En d'autres mots, ce que cette lecture innovante met en évidence, c'est bien la tension critique entre le local et le global, ainsi que l'incomplétude d'une lecture faite uniquement à partir de l'intérieur des frontières.

Avec Amselle et Gruzinski, nous comprenons mieux maintenant l'obsession d'un certain temps postcolonial (celui de *The Empire Writes Back*) pour un présent conçu et représenté comme réceptacle d'un syncrétisme enchanté, où jusqu'aux formes les plus évidentes du racisme auraient disparu. C'est conscient de ces apories et paradoxes que je voudrais aborder maintenant la question du lien entre la littérature comparée et les études littéraires postcoloniales. Nous avons vu que Ashcroft, Griffiths et Tiffin défendaient l'approche comparatiste comme inhérente à l'étude des littératures postcoloniales, mais sans jamais articuler clairement ces deux champs. Il reste à savoir ce que la littérature comparée et les études postcoloniales possèdent en commun, mais aussi, sur certains points, ce qui les distingue pour comprendre, d'un côté, que les liens entre les deux domaines, plutôt que naturels, sont le résultat d'échanges/partages de concepts et, d'un autre côté, pour comprendre dans quelle mesure un certain courant théorique postcolonial s'éloigne des présupposés théoriques de la littérature comparée.

## **2. Revenir aux sources. De la littérature comparée aux théories postcoloniales de la littérature.**

D'un point de vue épistémologique, on sait que la comparaison apparaît comme un recours universel lorsqu'il s'agit d'appréhender une réalité neuve ou une découverte scientifique. Les théories postcoloniales n'échappent pas à la règle, puisqu'elles s'appuient souvent sur des concepts issus d'autres champs du savoir afin de définir leur propre domaine. Il est connu que plusieurs théoriciens ont ainsi comparé le postcolonial avec le postmoderne,<sup>10</sup> ou encore le postcolonial avec le post-occidentalisme<sup>11</sup> afin de mieux circonscrire le premier. En ce qui concerne la critique littéraire, l'approximation par comparaison est un mode de lecture assez courant, souvent entre des textes partageant une même langue (e.g. les contributions au *Cambridge Companion to Postcolonial Literary Studies*), plus rarement entre des textes appartenant à des domaines linguistiques différents et, lorsque c'est le cas, avec l'anglais comme langue pivot. En règle générale, ces textes critiques optent pour l'approche comparative au nom d'une communauté de condition (la condition postcoloniale), d'expériences (l'expérience du colonialisme ou du néocolonialisme), ou encore de préoccupations (politique, philosophique, etc.). Caldeira, par exemple, fonde sa comparaison entre l'américaine Morrison et l'angolais Pepetela sur une communauté d'expériences, les deux contextes de références ayant été marqués par l'exploitation et la violence coloniales :

In spite of striking differences, Morrison and Pepetela share the posture of contemporary intellectuals, politically conscious of the role as citizens each has elected to play in her and his writing, the privileged vehicle of their deeply critical view of their own societies. What they may have in common is rooted

---

<sup>10</sup> Ato Quayson, "Postcolonialism and Postmodernism", Henry Schwarz et Sangeeta Ray (ed.), *A Companion to Postcolonial Studies* (Oxford: Blackwell Publishing, 2005), pp. 87-109.

<sup>11</sup> Walter D. Mignolo, "(Post) Occidentalism, (Post) Coloniality, and the (Post) Subaltern Rationality", Fawzia Afzal-Khan et Kalpana Seshadri-Crooks (ed.), *The Pre-occupation of Postcolonial Studies* (Durham-London: Duke University Press, 2000), pp. 86-118.

in their historical moment, but also in options and attitudes that find their proper significance within the scope of a postmodern stance.<sup>12</sup>

Toutefois, si le lecteur entend bien les raisons évoquées pour justifier l'approche comparée, il manque une articulation théorique claire avec la littérature comparée. Il me semble que cette approche émerge chez Quayson dans un essai sur les similitudes et les différences entre le postmoderne et le postcolonial. Après une première partie plus théorique au cours de laquelle il interroge les deux concepts, le critique d'origine ghanéenne analyse quelques représentations postcoloniales et postmodernes, ou mieux, tente de démontrer ce en quoi certaines représentations peuvent être décrites comme postcoloniales et d'autres comme postmodernes. Afin de montrer que les représentations postcoloniales sont frappées du sceau de la «double consciousness», théorisée par Du Bois, il choisit de comparer une pièce de Kobina Sekyi (Ghana) et un roman de Toni Morrison au nom d'une expérience similaire de la violence et de la relégation des deux côtés de l'Atlantique. La différence par rapport à l'essai cité plus haut tient à la conscience de l'effet produit par ce travail de rapprochement entre les deux écrivains :

The purpose of this would in my view be [...] to force the phenomenon under analysis into a mode of alienation or estrangement from itself by means of which it would be made to deliver a truth-value that ramifies far beyond its own domain of circulation. [...]The point of it was to estrange the two texts from their normal grids of interpretation and to show how a similarity of effects could be said to have impinged upon the formation of subjectivity in both contexts (Quayson, *op.cit.* pp.106-107).

C'est bien sur ce point que je vois une articulation avec la littérature comparée, car celle-ci propose également de déplacer les textes, de les faire circuler hors de leur champ littéraire d'origine, en dehors non seulement des circuits de lecteurs mais aussi en dehors des lectures critiques propres à ce champ. En d'autres mots, il ne s'agit pas

---

<sup>12</sup> Isabel Caldeira, "Toni Morrison and Pepetela: Confluences of the African Diaspora", António Sousa Ribeiro et Irene Ramalho Santos (ed.), *Translocal Modernisms. International Perspectives* (Bern, Berlin Bruxelles: Peter Lang, 2008), p. 93.

seulement de voir ce qui se lit de l'autre côté de la frontière mais aussi de voir comment on y lit. L'effet de ce mouvement peut alors susciter une certaine étrangeté par rapport aux textes analysés. Dans le travail de comparaison, parce qu'il s'agit nécessairement d'un regard distant, quelque chose surgit des textes qu'une analyse nationale, ou locale, pour paraphraser Claudio Guillén, aurait ignoré. Avec cette réflexion, nous nous situons au cœur même des préoccupations comparatistes puisque ce que les théoriciens ont défendu dans ce domaine, c'est justement la nécessité du déplacement des œuvres, l'impossibilité de réduire les écrivains à leur contexte national. C'est ce que Guillén défendait subtilement dans un livre de référence :

Es erróneo tener presente, como modelo o imagen del gran escritor, a quien encaja perfectamente en el homogéneo entorno cultural que le rodea, ciñéndose a una sola lengua, un sistema literario único, unos procedimientos cerrados de versificación, un círculo social suficiente.<sup>13</sup>

On aura décelé dans ce passage la tension inhérente à une grande partie de la production littéraire entre un local plus ou moins évident (la langue d'écriture, le contexte spatial et temporel de l'œuvre) et un supranational ou universel (le lecteur lointain, critique ou non, qui dans la plupart des cas entrera en contact avec l'œuvre par le biais de la traduction). En d'autres mots, écrite à un endroit particulier et déterminée en partie par celui-ci, l'œuvre finit toujours par voyager, par quitter le contexte où elle s'origine. Guillén, incontournable sur ce point, défendait avec justesse que c'est, souvent, l'écrivain lui-même qui s'éloigne de son milieu culturel d'origine (il s'exile ou est exilé, par exemple) et qui cherche de nouvelles façons de voir et d'écrire le monde dans les œuvres de confrères étrangers (Guillén, *ibid.*).

Ce qui transparait ici, comme dans d'autres travaux critiques,<sup>14</sup> c'est bien la dialectique inhérente à la littérature comparée. D'un côté, face

<sup>13</sup> Claudio Guillén, *Entre lo uno y lo diverso. Introducción a la literatura comparada* (Barcelona: Crítica, 1985), p. 22.

<sup>14</sup> Helena Buescu, "Literatura Comparada e Teoria da Literatura: Relações e Fronteiras", Helena Buescu, João Ferreira Duarte, Manuel Gusmão (ed.), *Floresta Encantada. Novos caminhos da literatura comparada* (Lisboa: Dom Quixote,

à la multiplicité intrinsèque des productions littéraires, il est difficile d'accepter et de penser sans plus l'universalité supposée d'un genre donné:

No todo es devir, ni todo continuidad. Pues tratándose de literatura escrita, más que de folklore o de mitología, el saber histórico conlleva un proceso constante de diferenciación. Todos los temas – hasta el amor y la muerte – se fragmentan y subdividen (Guillén, 31).

Les phénomènes littéraires changent constamment, mais, d'un autre côté, comme l'ajoute Guillén ensuite, si tout (formes et émotions) changeait constamment, aucun des éléments supranationaux intéressant la littérature comparée ne résisterait au temps. Cette tension entre les termes (le local vs le global, l'un vs le divers), tension traversant d'ailleurs le livre de Guillén, ne doit pas être réduite, comme dans toute dialectique, en vue d'une synthèse supérieure où elle disparaîtrait. C'est, au contraire, dans les diverses tensions qui la parcourent et la structurent que la littérature comparée trouve sa spécificité la plus forte.

Cette dialectique assumée se révèle le plus clairement, on le sait, dans le travail des comparatistes sur les genres littéraires, un des exercices de prédilection de la littérature comparée. Par définition, les genres possèdent une histoire et évoluent en permanence (de là sans doute la profusion de mots connotant la transformation chez Guillén). Certes, il existe des éléments tendant à une certaine unité, mais, en même temps, d'autres éléments révèlent une multiplicité de pratiques, ou pour paraphraser le théoricien espagnol, un genre relève, à la fois, de l'un et du divers, tant diachroniquement que synchroniquement : «Hay, pues, permanencia y alteración a la vez» (Guillén, p.145).

S'il opère, par exemple, une coupe synchronique dans le genre policier, le critique découvre un genre dynamique, à la fois hétérogène

---

2001), pp. 83-100; Jean-Marc Moura, «Sur quelques apports et apories de la théorie postcoloniale pour le domaine francophone», Jean Bessière et Jean-Marc Moura (ed.), *Littératures postcoloniales et francophonie. Conférences du séminaire de Littérature comparée de l'Université de la Sorbonne Nouvelle* (Paris : Honoré Champion, 2001), pp. 149-167 ; Jean-Marc Moura, *Littératures francophones et théorie postcoloniale* (Paris : Presses Universitaires de France, 2007).

(diversité des pratiques dans différents endroits du monde) et homogène (récurrence d'éléments incontournables comme le crime ou certains personnages), à l'intérieur duquel chaque nouveau texte confirme les caractéristiques génériques générales ou les met en cause, participant par-là à la redéfinition du genre lui-même. La dialectique réside dans cette permanence/transformation des structures et des règles inhérentes au genre, et il revient à la littérature comparée de débusquer de nouvelles occurrences qui empêcheront la fermeture sur lui-même du système. C'est précisément ce que relevait Chevrel : «Une des visées de la littérature comparée est la collecte, la découverte, d'œuvres susceptibles d'apporter des exemples nouveaux et des contre-exemples.»<sup>15</sup>

On verra ici encore une zone de contact, plus ou moins assumée, entre littérature comparée et théorie postcoloniale : toutes deux refusent l'idée de modèles clos et de systèmes autotéliques. Pour poursuivre avec le genre policier, la principale différence entre la narratologie occidentale hégémonique et les perspectives comparées et postcoloniales réside dans le refus par celles-ci de la prétention totalitaire de la première au profit d'une approche alternative, consciente que ses limites correspondent à la méconnaissance des œuvres subversives existant quelque part de l'autre côté de la frontière.

Comme on le voit, la littérature comparée et les approches postcoloniales des littératures du Sud possèdent de nombreux points communs: toutes deux favorisent la pluralité d'approches des phénomènes littéraires (ce qui a pour corollaire le refus d'une théorie de la littérature à prétention totalisante), la convocation et le croisement

---

<sup>15</sup> Yves Chevrel, *La littérature comparée* (Paris : Presses Universitaires de France, 2006), p.115. Comme l'ont souligné Soullier et Troubetzkoy, c'est ici que, pour un comparatiste, réside la principale difficulté à définir un genre ; les modifications et les variations (souvent associées aux marges) de même que les textes de références (souvent associés au centre) participant au même titre de la définition du genre lui-même. Sans doute le lecteur identifie-t-il sans grand problème les archigenres, mais resteront toujours une série d'apories, d'embarras, d'étrangetés, car «un genre, c'est à la fois un faisceau de traits distinctifs abstraits et un ensemble historique de textes concrets, saisis dans une évolution dialectique de dogmatisation/transgression.» Didier Soullier et Wladimir Troubetzkoy, *La littérature comparée* (Paris : Presses Universitaires de France, 1997), p.136.

de savoirs (les auteurs consultés insistent sur la nécessité pour les deux champs d'articuler entre elles sciences sociales et humaines), le refus de la notion de frontière perçue comme étanche, imperméable aux influences réciproques, tant entre champs littéraires nationaux qu'à l'intérieur d'un champ littéraire déterminé.

Cette réflexion sur les fondements de la littérature comparée renvoie au lien étroit entre celle-ci et la théorie de la littérature. Comme l'a souligné Buescu, il se joue ici quelque chose d'essentiel car, pour le chercheur, la construction de son objet d'étude devient indissociable de la réflexion à propos de l'acte même de construire. Plus que de méthodologie, on peut parler d'une réflexion de type épistémologique. Ainsi la littérature comparée «opère non seulement sur les objets analytiques sélectionnés, mais aussi, et nécessairement, sur le champ cognitif lui-même en tant que source permanente de réflexion métacognitive.» (Buescu, *op.cit.* p.87) Autrement dit, dans ce domaine, c'est l'acte comparatif lui-même qui intéresse aujourd'hui le chercheur autant, voire plus, que l'objet d'étude.

On comprend désormais mieux pour quelles raisons l'étude des littératures postcoloniales se confond souvent avec la littérature comparée. Ce qu'un Moura défend à propos de la théorie postcoloniale de la littérature ne diffère guère, en effet, des positions d'un Guillén ou d'un Chevrel. Ainsi voit-il la théorie postcoloniale comme ouverte et innovante parce qu'elle s'occupe d'objets nouveaux mettant en cause d'anciennes catégories, ce qui revient à rejeter les systèmes narratologiques rigides : «Elle ne se ramène pas à l'énoncé *a priori* de principes disciplinaires (traditionnels ou non) issus d'Europe. Elle s'attache en réalité à l'enracinement socio-culturel de la création littéraire.» (Moura, 2001, p.166).

Moura reviendra plus tard sur cette nécessaire convergence entre le littéraire et le social comme étant l'une des caractéristiques méthodologiques de l'approche postcoloniale et comparative des littératures du Sud. Ce qu'il affirme à propos des littératures de langue française ne diverge pas de ce que l'on peut observer dans d'autres contextes, notamment dans les littératures du Sud écrites en portugais : «Une large partie des lettres francophones relève de dynamiques

historiques coloniales dont les effets présents sont tout sauf anodins.»<sup>16</sup> De là la nécessité de lire les œuvres d'une autre façon, ce qui ne signifie pas qu'il faille considérer chaque roman angolais ou congolais comme un document, un simple reflet du contexte social de référence (on perdrait de la sorte une part substantielle de ce qu'est véritablement un texte littéraire), mais plutôt «d'instiller un sens politique à l'étude littéraire» (Moura, *ibid.*).

Cette transgression des frontières de la part des théoriciens a aussi pour conséquence une remise en question du concept de littérature nationale et un affaiblissement du centre, tenu à la fois comme norme à suivre et lieu symbolique de légitimation. Pour paraphraser Moura, le centre tend ainsi à perdre en importance au profit des marges, ce que le centre lui-même éprouve parfois quelques difficultés à admettre. C'est bien ce que Lazarus souligne avec pertinence lorsqu'il parle de l'enseignement des littératures anglaise et française post Seconde Guerre mondiale : il serait effectivement «anachronique» d'ignorer les écrivains postcoloniaux ou des questions comme la décolonisation ou encore la présence dans les ex-métropoles de migrants issus des anciennes colonies.<sup>17</sup> Ce que Lazarus ne dit pas, c'est qu'à lire de la sorte, il devient presque obligatoire d'adopter la perspective comparée et de penser une histoire transnationale des littératures de langue anglaise, française ou portugaise. Sur ce point, les diverses contributions à *Pour une littérature-monde* (2007) constituent une évolution notable au sein de la littérature écrite en français, à savoir, d'une part, la déconnexion entre langue et littérature nationale et, d'autre part, l'utilisation de la langue impériale comme simple instrument de travail<sup>18</sup> et non comme

---

<sup>16</sup> Jean-Marc Moura, «Le postcolonial dans les études littéraires en France», Marie-Claude Smouts (ed.), *La situation postcoloniale : les Postcolonial Studies dans le débat français* (Paris : Les Presses de Science Po, 2007), p. 111.

<sup>17</sup> Neil Lazarus, «Introduire les études postcoloniales», Neil Lazarus (ed.), *Penser le postcolonial. Une introduction critique* (Paris: Amsterdam, 2004), pp.76-77.

<sup>18</sup> C'est bien ce que défendait Mongo Beti dans l'une de ses dernières interventions : «La langue française, selon moi, est avant tout un instrument de développement et de modernisation comme l'anglais, l'espagnol, l'italien, l'allemand, par exemple, au même titre qu'un motoculteur ou un jet ou un ordinateur.» «L'affaire Calixthe Beyala ou comment sortir du néocolonialisme en littérature», Mongo Beti, *Le Rebelle* (2) (Paris : Gallimard, 2007), p. 278. Dans le cas de l'écrivain camerounais,

porteuse d'une tradition littéraire locale mais tenue pour universelle par le centre.<sup>19</sup>

## **Conclusion**

Il ne s'agissait pas ici de démontrer l'existence de liens entre littérature comparée et approches postcoloniales des littératures du Sud, ceux-ci sont connus, mais de montrer, d'une part, que les innovations théoriques au sein de celles-ci trouvent en grande partie leur origine dans la première et, d'autre part, que la prise de conscience de ce qui se joue dans l'acte comparatif importe autant que le résultat du rapprochement entre textes éloignés. Cela ne signifie pas que les perspectives théoriques postcoloniales, pour autant qu'on les envisage au pluriel, ressortissent du carnaval académique qu'y ont vu certains commentateurs. Si, comme nous l'avons montré, *The Empire Writes Back* pose, en effet, un certain nombre de problèmes, d'autres approches des littératures postcoloniales (e.g. Lazarus, Moura, Quayson) s'en démarquent par un fort investissement théorique ainsi que par une réflexion plus poussée relative à certains concepts incontournables (hybridité, frontière, traductions, etc.). Ce questionnement critique sur les fondements des lectures postcoloniales des littératures du Sud me semble également faire partie des caractéristiques d'un champ interrogeant sans cesse les instruments qu'il développe.

---

la défense de la langue comme outil allait de pair avec une critique féroce des politiques linguistiques de la francophonie, concept qu'il rejetait car il y voyait le cache-nom du néocolonialisme organisé à partir de Paris.

<sup>19</sup> Voici comment Abdourahman A. Waberi, après avoir critiqué durement la Francophonie institutionnelle, résumait la nouvelle situation : «Il s'agit de mettre en évidence que la littérature de France n'est qu'un îlot qui bruit, psalmodie et crée en français au milieu d'un archipel de langue française.» Abdourahman A. Waberi, «Écrivains en position d'entraver», Michel Le Bris et Jean Rouaud (ed.), *Pour une littérature-monde* (Paris: Gallimard, 2007), p.72.